

C'est ainsi que pendant quatre heures, les étapes se sont succédées une [◇] à une, comme un oignon dont j'aurais enlevé les couches les unes après les autres (c'est là l'image qui m'est venue à la fin de cette nuit-là), pour arriver à la fin des fins au **coeur** - à la vérité toute simple et évidente, une vérité qui crevait les yeux à vrai dire et que pourtant j'avais réussi pendant des jours et des semaines (et ma vie durant, pour tout dire) à escamoter sous cette accumulation de "couches d'oignon" se cachant les unes derrière les autres.

L'apparition enfin de l'humble vérité a été un soulagement immense, une délivrance inattendue et complète. Je savais en cet instant que j'avais touché au noeud de l'angoisse. L'angoisse de ces cinq derniers jours était bel et bien résolue, dissoute, transformée en la connaissance qui venait de se former en moi. L'angoisse n'avait pas seulement disparu de ma vue, comme tout au long de la méditation, et plusieurs fois aussi au cours des cinq jours précédents ; et la connaissance en quoi elle s'était transformée n'était nullement dans la nature d'une idée, d'une concession que j'aurais faite disons pour être quitte et tranquille (comme il m'était arrivé ici et là au cours de la même nuit) ; ce n'était pas une chose extérieure que j'aurais alors adoptée ou acquise pour l'adjoindre à ma personne. C'était une **connaissance** au plein sens du terme, de première main, humble et évidente, qui désormais était part de moi, tout comme ma chair et mon sang sont une part de moi. Elle était, de plus, formulée en termes clairs et sans équivoque - pas en un long discours, mais en une petite phrase toute bête de trois ou quatre mots. Cette formulation avait été l'étape ultime du travail qui venait de se poursuivre, qui restait éphémère, réversible aussi longtemps que ce dernier pas n'était pas franchi. Tout au long de ce travail, la formulation soigneuse, méticuleuse même, des pensées qui se formaient, des idées qui se présentaient, avait été une part essentielle de ce travail, dont chaque nouveau départ était une réflexion sur l'étape que je venais de parcourir, qui m'était connue par le témoignage écrit que je venais d'en faire (sans possibilité de l'escamoter dans les brouillards d'une mémoire défaillante !).

Dans les minutes qui ont suivi le moment de la découverte et de la délivrance, j'ai su aussi toute la portée de ce qui venait de se passer. Je venais de découvrir quelque chose d'un plus grand prix encore que l'humble vérité de ces derniers jours. Cette chose, c'était le pouvoir en moi, pour peu que je [◇] sois intéressé, de connaître le fin mot de ce qui se passe en moi, de toute situation de division, de conflit - et par là-même la capacité de résoudre entièrement, par mes propres moyens, tout conflit en moi dont j'aurais su prendre conscience. La résolution ne se fait pas par l'effet de quelque **grâce**, comme j'avais eu tendance à croire dans les années précédentes, mais par un **travail** intense, obstiné et méticuleux, faisant usage de mes facultés ordinaires. Si "grâce" il y a, elle est non dans la disparition soudaine et définitive d'un conflit en nous, ou dans l'apparition d'une compréhension du conflit qui nous viendrait toute cuite (comme les poulets au pays de Cocagne !) - mais elle est dans la présence ou dans l'apparition de ce désir de connaître⁵ (31). C'est ce désir qui m'avait guidé et mené en quelques heures au coeur du conflit - tout comme le désir d'amour nous fait trouver infailliblement le chemin qui mène au plus profond de la femme aimée.

Qu'il s'agisse de la découverte de soi ou de la mathématique, en l'absence de désir, tout soi-disant "travail" n'est qu'une simagrée, qui ne mène nulle part. Dans le meilleur des cas, elle fait "tourner autour du pot" sans fin celui qui s'y complaît - le contenu du pot est réservé à celui qui a faim pour manger ! Comme à tout le

⁵(31)

Je pense ici à la forme "yang" du désir de connaître - celui qui sonde, découvre, nomme ce qui apparaît... C'est d'avoir été **nommée** qui rend la connaissance apparue irréversible, ineffaçable (alors même qu'elle viendrait par la suite à être enterrée, oubliée, qu'elle cesserait d'être active...). La forme "yin", "féminine" du désir de connaissance est dans une ouverture, une réceptivité, dans un silencieux accueil d'une connaissance apparaissant en des couches plus profondes de notre être, où la pensée n'a pas accès. L'apparition d'une telle ouverture, et d'une connaissance soudaine qui pour un temps efface toute trace de conflit, vient comme une grâce encore, qui touche profond alors que son effet visible est peut-être éphémère. Je soupçonne pourtant que cette connaissance sans paroles qui nous vient ainsi, en certains rares moments de notre vie, est toute aussi ineffaçable, et son action se poursuit au-delà même de la mémoire que nous pouvons en avoir.